

Le vrai Madère n'est-il qu'un mythe ?

Autor(en): **[s.n.]**

Objektyp: **Article**

Zeitschrift: **Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande**

Band (Jahr): **21 (1883)**

Heft 6

PDF erstellt am: **15.09.2024**

Persistenter Link: <https://doi.org/10.5169/seals-187595>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern. Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

Haftungsausschluss

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.

CONTEUR VAUDOIS

JOURNAL DE LA SUISSE ROMANDE

Paraissant tous les samedis.

PRIX DE L'ABONNEMENT :
 SUISSE · un an 4 fr. 50
 six mois 2 fr. 50
 ÉTRANGER : un an . . . 7 fr. 20

On peut s'abonner aux Bureaux des Postes ; — au magasin
 MONNET, rue Pépiet, maison Vincent, à Lausanne ; — ou en
 s'adressant par écrit à la *Rédaction du Conteur vaudois*. —
 Toute lettre et tout envoi doivent être affranchis.

PRIX DES ANNONCES :
 La ligne ou son espace, 15 c.
 —
 Pour l'étranger, 20 cent.

Les pauvres habitants.

Il y a à Lausanne deux grandes classes de pauvres, les *pauvres bourgeois* et les *pauvres habitants*. Singulière antithèse, les pauvres bourgeois sont riches ; ils ont une bourse importante qui boucle chaque année par un excédent de recettes. Les pauvres habitants, au contraire, n'ont pas de capitaux, mais un fonds de roulement qui dépend entièrement de dons et de collectes.

En 1766, un certain nombre de personnes résolurent de fonder une institution de bienfaisance, dans le but d'abolir la mendicité, qui était devenue un véritable fléau, et de fournir des secours aux pauvres non bourgeois domiciliés à Lausanne. Cette institution fut approuvée en 1772 par le gouvernement de Berne, qui lui donna un règlement et une Direction, avec charge à celle-ci de faire chaque année une collecte volontaire, *ayant*, est-il dit dans le règlement, *d'autant plus lieu d'espérer que chacun donnera, qu'il sera délivré des mendiants qui sont journellement aux portes*.

Le fonds de roulement disponible n'ayant pu suffire aux besoins de ces dernières années, on a dû recourir, — pour la première fois, — à une de ces ventes de bienfaisance dont l'appel n'a jamais été vain dans notre ville, et auxquelles le Casino-Théâtre se prête admirablement.

Le 1^{er} étage se divise en trois pièces, la salle des concerts, le foyer du théâtre, la salle du restaurant. D'un coup de baguette, deux cloisons mobiles disparaissent et ouvrent une magnifique salle sur toute la longueur de l'édifice. — C'est là que chaque fois qu'une catastrophe quelconque fait des victimes, quand l'incendie, l'inondation, la grêle ou tel autre fléau frappent de leur main terrible quelque contrée, des personnes dévouées conviennent, par mille choses attrayantes, toutes les âmes charitables.

En quelques heures, le spacieux local se décore sous des mains habiles qui le transforment en coquettes échoppes, en tonnelles de verdure, en kiosques émaillés de couleurs éclatantes, en jeux de toute espèce, tandis que le long des murs courent des guirlandes qui dessinent leurs festons à la douce et moelleuse lueur des lustres.

Là, c'est le buffet qui étale ses sandwiches, ses galantines appétissantes, ses jambons aux tranches rosées, ses petits gâteaux, ses beaux fruits et ses pâtisseries. Tout à côté, des vins, des liqueurs aux étiquettes armoriées et provocatrices ; plus loin, des jeux, des tourniquets, des loteries, des surprises

comiques, tout un ensemble constituant une kermesse étourdissante à vider les porte-monnaies jusqu'à en retrousser la doublure.

Mais ce n'est point seulement les divers objets étalés sur le passage qui constituent un danger pour le visiteur ; ce sont, hélas ! les séduisantes fées qui en centuplent la valeur et l'attrait, les regards sous lesquels les pièces de monnaie tombent à flots dans la sébile. Voilà le vrai, le seul magnétisme dont tous subissent l'influence, même les plus avarés.

Aussi, c'est le triomphe de ces dames. Est-ce qu'à la fin de la journée, l'addition de la caisse ne donne pas la mesure de leurs charmes ? Quel stimulant et quelle joie pour elles dans ces fêtes où la beauté, la galanterie, l'amabilité jouent un si grand rôle ! Je suis presque persuadé — Dieu me pardonne — que, dans les succès de l'autre jour, il était un tout petit coin de leur cœur qui leur disait franchement que l'absence de « pauvres habitants » serait à regretter.

Ceci à l'air d'une affreuse contradiction, mais qu'importe si ces malheureux en sont soulagés. La vie est telle, qu'on ne fait jamais une seule chose à la fois et pour la chose elle-même ; on en tire toujours quelque profit personnel, quelque petite satisfaction mondaine, — bien pardonnable après tout.

A ceux qui seraient plus sévères à cet endroit, nous dirions : « Essayez d'une de ces ventes de charité tenue par de bonnes et honorables vieilles femmes en lunettes, et vous m'en ferez connaître le résultat. »

Non, les œuvres de charité un peu importantes ne se font guère de sangfroid. Veut-on, pour cicatriser une grosse plaie, faire une grosse recette, on ne l'obtient jamais que par des fêtes de ce genre, par une représentation théâtrale, un bal, un divertissement quelconque.

Il faut bien souvent s'amuser pour venir en aide à ceux qui pleurent ; c'est une anomalie, mais où est le mal, je le répète, si le but est atteint ? Les 8 ou 9,000 francs recueillis, en deux jours, à la vente des pauvres habitants, n'en seront pas moins, pour ceux-ci, une œuvre excellente. Nous en remercions vivement ceux qui en ont pris la généreuse initiative.

L. M.

Le vrai Madère n'est-il qu'un mythe ?

Une opinion généralement répandue est que le vin de Madère n'existe plus, et que toutes les vi-

gnes de l'île ont disparu. Nous accueillons donc avec un sourire sceptique les divers crus de Madère qu'on nous offre. Tous les Madères ne sont pas de vrais Madères, sans doute, mais le *Madère existe*; il s'agit seulement de savoir le trouver.

Voici, à ce propos, quelques détails peu connus et fort intéressants :

L'île de Madère, située à 660 kilom. de la côte N.-O. de l'Afrique, appartient au Portugal. Sa population est de 150,000 habitants, et son climat ne varie guère que de 5 degrés entre la température d'hiver et celle d'été. Partout où le sol est propice, on cultive la vigne. Les pampres y sont dressés sur un treillage de jonc de 3 ou 4 pieds de hauteur, supporté par des pieux qui permettent au vigneron de passer dessous pour tenir la terre libre de mauvaises herbes et y entretenir l'humidité. Ce treillage permet en outre au vigneron de se glisser dessous pour cueillir le raisin. Les vendanges commencent habituellement dans la dernière semaine d'août, et le pressurage avant les grandes pluies d'octobre.

Après le pressurage, le moût est transporté à Funchal, capitale de l'île. Il est alors versé dans des fûts et se repose jusque vers la mi-novembre, et, après avoir été soutiré plusieurs fois, il est envoyé à l'étuve. Celle-ci se compose de bâtiments en pierre à deux étages, divisés en compartiments chauffés par des tuyaux remplis d'air chaud, provenant de poêles installés au rez-de-chaussée, et dont la température varie entre 30 et 48 degrés Réaumur, suivant la qualité des vins. Le résultat de cette opération est de hâter le développement du vin, de lui donner du moelleux et de l'empêcher de fermenter à nouveau. Il est ensuite collé et soutiré, et, au bout de 2 ans, il est propre à être livré à la consommation.

Quelques négociants de Madère font faire, chaque année, à une certaine quantité de leurs vins, le voyage aller et retour aux Indes, dans le but de mûrir le vin et de lui donner un bouquet et un goût particulier qu'il tire sans doute de la forte chaleur qui règne dans la cale du navire et du mouvement continu auquel il est soumis. Le vin de Madère se bonifie beaucoup en vieillissant, et l'on trouve encore des grands vins de 50 à 100 ans.

En 1852, la récolte a été nulle, à cause des ravages de l'oïdium, et, pendant 9 ans, il n'y a pas eu de vin, ce qui a donné lieu à cette croyance que Madère n'en produisait plus. En 1861, on en a récolté 1,600 hectolitres; les récoltes ont augmenté, et, à partir de 1870, elles ont donné, en moyenne, 40,000 hectolitres par an.

Au commencement du quinzième siècle, l'île de Madère n'était qu'une immense forêt, qu'on incendia par mégarde. Cet incendie dura 7 ans, et l'amas de cendres qui en résulta donna au sol la fécondité extraordinaire dont il jouit.

Le Madère véritable n'est donc pas une légende, et les amateurs de ce vin exquis et hygiénique peuvent se rassurer; ils n'auront du reste pas de difficulté à obtenir du vin authentique quand ils le désireront.

Parmi les négociants qui font le commerce du

Madère, il faut citer en première ligne la maison Cossart, Gordon et C^e, la plus ancienne et la plus importante de l'île. Ses immenses magasins sont situés à Funchal et contiennent trois groupes de bâtiments. Un seul de ces groupes couvre un espace de plus de 2 hectares. Dans une grande cour, abritée par des treillages de vignes, 50 hommes sont occupés à fabriquer des tonneaux de 418 litres chacun, pour loger le vin. Dans d'immenses magasins, on admire des rangées de fûts (plus de 18,000), contenant le vin acheté aux dernières vendanges. On y laisse fermenter ou clarifier ce moût, après quoi il est soutiré et envoyé à l'étuve pour être soumis au chauffage dont nous avons parlé. Les ouvriers doivent, à des intervalles réguliers, pénétrer dans ces locaux pour examiner les fûts et faire le remplissage nécessaire pour compenser le déchet. Ces hommes ne paraissent pas trop souffrir de la température des étuves, qui s'élève de 45 à 55 degrés. Lorsqu'ils sortent de là, ils s'enveloppent dans des couvertures, boivent un coup de vin généreux et passent dans des pièces bien closes, où leur corps reprend graduellement la température normale.

Les divers groupes de bâtiments de MM. Cossart, Gordon et C^e présentent un aspect riant et agréable, grâce aux treillages qui abritent toutes les cours, et forment des passages couverts d'une maison à l'autre. On ne peut pas se faire une idée de la fraîcheur et de la beauté de ces galeries de feuillages et de fruits, qui prennent un développement incroyable dans ce climat magnifique. Elles forment des abris impénétrables, qui préservent de la chaleur du jour les 200 ouvriers de cette grande fourmière.

Un de nos abonnés nous écrit :

Vous avez raconté samedi dernier un incident assez comique, arrivé dans une course de Gambetta au Val-d'Illiers, laissant suffisamment entrevoir, que personne n'était moins clérical que le grand orateur.

Permettez-moi, néanmoins, de mettre en regard de votre article ces quelques lignes empruntées au correspondant du *Times* :

« Gambetta était-il, au fond, religieux ou non ? C'est-ce que personne autre que lui n'aurait pu dire; mais il était superstitieux et ne manquait pas d'envoyer des cierges à l'église de la paroisse de laquelle il se trouvait au moment de l'anniversaire de la mort de sa mère. Un jour qu'il passait devant l'église Notre-Dame des Victoires, en compagnie d'un sénateur républicain, il s'arrêta subitement et dit : « Je brûle toujours un cierge à pareille date; je l'avais oublié. » En disant cela, il se dirigea vers le portail, et son ami fit en souriant : « Qu'est ce que les cléricaux diraient s'ils apprenaient cela?... » Gambetta hésita un moment, puis il répliqua : *Bah! on dira que j'aimais ma mère!* Et il entra dans l'église, laissant son ami à la porte.

Lo dzudzo et lo rondeu.

Vo cognâité bin monsu lo dzudzo Dzegnottet, cé bravo petit vilhio qu'a adé onna bouna réson à vo